

كائون ئانى ۱۹۰۵

نومرو : ۲

هر لسانده نهنوع آثار علميه وأديه
واجماعيه متشكراً قبول ودرج
اولونور

سنه لك آبونہ بدلی هریر ایچون (۱۲) فرانقدر

ژاپون ایمپریال کاغدی اوزدرینه
مطبوعنك سنه لك آبونہ سی
(۵۰) فرانقدر.

ایجتیهاد

آدرس : ADRESSE :

IDJTIHAD
Roseraiie, 2, Genève.

تلفون نومروسی : ۷۳۲۴

ژاپون کاغدی اوزدرینه مطبوع اولمایانلرك
نسخه سی (۱) فرانقدر .

برنجی سنه

آیده بر دفعه نشر اولونور ، سربست ، مجموعه عثمانیه واسلامیه در

Lois » de Montesquieu était son « vademecum ». Il était entouré de littérateurs, de philosophes et d'autres personnages de haute distinction tels que Kemal Bey, Zia Pacha, Ali Suavi Effendi, etc. Son style pur et clair, ses sentiments délicats, son éloquence douce et pénétrante, ses idées larges, son caractère sobre et serein, sa fierté digne de son rang, son amour immense pour l'art, pour les lettres, pour la science et l'industrie, faisaient de lui un Souverain vraiment et idéalement moderne. Hélas, son malheur nous a coûté un siècle de retard dans notre progrès national. Abdul Hamid s'est montré d'un tout autre sang, d'un tout autre père que Murad, et on sait trop la défaillance à laquelle la pauvre Turquie est tombée, sous l'ignominieux règne d'Abdul Hamid, dans le courant de 28 ans d'effrayante décadence et de corruption...

Le Sultan actuel chercha à plusieurs reprises à abrégier la vie de son prisonnier, le Sultan Murad. En 1892, se basant sur une stipulation de Chériaat (jurisprudence musulmane) qui dit que « deux Sultans ne doivent pas vivre en même temps », Abdul Hamid imposait au vénérable Nouri Effendi, Fetva Emini (chef du Bureau des sentences religieuses de la capitale), l'obligation de rendre une sentence l'autorisant à supprimer le Sultan Murad. Nouri Effendi, étonné et très ému de la proposition criminelle faite par le Chef des croyants, répondit en sanglotant : « Mon Padischah (souverain) voilà ma tête, sépare-la si tu le désires, de mon corps et je ne ferai aucun geste de défense, mais ne me demande pas cet acte que personne et rien au monde ne peut me faire exécuter ». Quand ce vieillard d'un si haut caractère prononçait ces mots véhéments, de grosses larmes roulaient sur sa grande barbe blanche comme la neige.

Abdul Hamid y renonça, tout désolé de constater que son œuvre de corruption n'avait pas encore gagné le cœur de tous ses sujets.

* * *

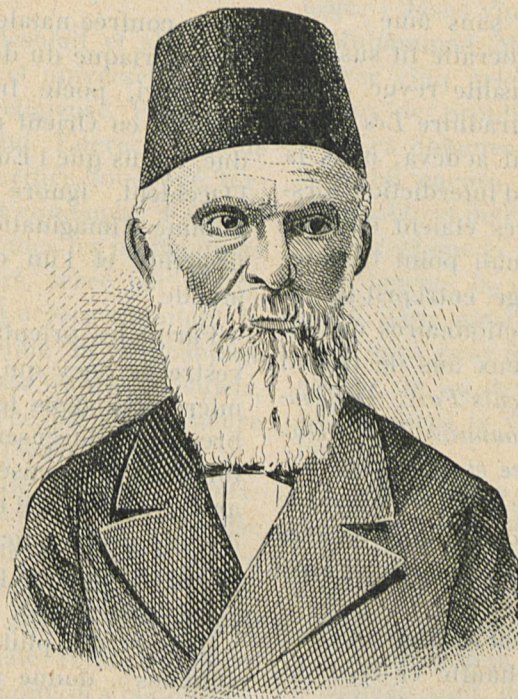
La maladie, la mort et l'enterrement du Sultan Murad se passèrent en plein mystère. Aucune pompe funéraire ne lui fut accordée.

La presse de tout l'Empire fut sommée de n'en rien mentionner. Pour être sûr de la mort réelle et définitive de Murad, Abdul Hamid l'a fait autopsier à trois reprises. Pour comble de lâcheté et d'ignominie, Abdul Hamid fit dire à quelques journaux européens à la solde de cet imposteur : « Murad, contrairement à ce que quelques mécontents prétendent, n'était qu'un bon viveur ; il se préoccupait plutôt des confitures que son cuisinier lui préparait que du relèvement de son empire ». La Bête Féroce n'avait pas apaisé sa soif sanguinaire. Elle n'était pas satisfaite de la torture qu'Elle avait fait subir à son ennemi innocent et bien-faiteur, le Sultan Murad, pendant 28 ans. Il fallait donc que ce frère (?) soufflette aussi le cadavre de l'auguste martyr et cravache l'âme du souverain défunt qui ne l'offensait que par les sympathies qu'il avait su se concilier.

A. D.

CH. SAMY BEY

Le monde intellectuel ottoman vient de perdre en la personne de Ch. Samy Bey, un de ses plus zélés ouvriers. Samy Bey fut pour les Turcs ce que fut Larousse pour les Français ; ce dernier vivait parmi une nation beaucoup plus avancée et par conséquent son travail, son élucubration étaient plus fructueux et une appréciation publique l'encourageait dans ses efforts. Tandis que Samy Bey avait le grand malheur d'être réduit à se conformer au caprice d'une tyrannie moyennâgeuse et d'une censure qui n'avait pour règle que son bon plaisir. La pression destructive exercée sur la presse turque par le régime actuel de la Turquie est hors de toute imagination, car l'histoire n'en connaît guère de pareille. Les mots patrie, nation, liberté, égalité, république, réunion, constitution, société, etc., sont tous bannis des dictionnaires turcs et leur usage verbal est interdit sous peine d'exil perpétuel ou de prison ; cela peut donner une faible idée au lecteur européen de l'état d'obscurantisme que fait régner le Sultan actuel.



CH. SA'MY BEY

Au milieu de tant de difficultés, l'énergie inépuisable de Samy Bey se fraya un chemin d'activité presque surhumaine.

Il a commencé, il y a vingt ans, par publier une revue hebdomadaire intitulée *Hafta* (la Semaine), où il envisageait des questions littéraires, philosophiques et sociales des plus importantes et des plus ardues. Le régime néfaste d'aujourd'hui n'était pas encore bien organisé; les gens vertueux n'étaient pas encore considérés comme périlleux pour l'ordre public, qui n'est, sous la tyrannie, comme le dit Alfieri, qu'« une vie sans âme ».

Consolidée, la néfaste autocratie fit suspendre la publication de la susdite revue.

Samy Bey se mit alors à traduire *Les Misérables* de Victor Hugo, qu'il acheva; mais la publication en fut frappée d'interdiction lorsque les trois premiers livres étaient déjà en vente; le feu sacré ne connaît point l'extinction. Samy, jamais découragé, entreprit la publication d'une série de Dictionnaires qui lui coûtaient chacun un ou deux ans de travail assidu: *Dictionnaire Français-Turc*, *Dictionnaire Turc-Français*, *Dictionnaire Turc*, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*. Ce dernier ouvrage est le plus colossal de ses travaux; il forme 16 gros volumes de 4830 pages, ouvrage pour lequel il consacra les onze dernières années de sa vie.

Bref, Ch. Samy Bey a vécu comme un soleil bienfaisant qui fertilise, chauffe et crée des germes de vie. Ce travailleur infatigable est aujourd'hui de ceux qui vivent avec plus d'intensité lorsqu'ils sont morts. Nous pouvons répéter ces lignes écrites à propos de J. Stuart Mill:

He has joined
The choir invisible

Of those immortal dead who live again
In minds made better by their presence.

A. D.



LES GRANDS ESPRITS DE L'ORIENT

EBOU - ALA

Je pourrais intituler ces articles: « Les grands génies de l'Orient » si le mot « génie » voulait simplement dire « esprit au-delà de la mesure ordinaire ». Aujourd'hui, je veux parler d'un poète arabe mort depuis neuf siècles, « Ebou-Ala-el-Muarri », ainsi appelé du nom de sa contrée natale: Muarret-el-Numan, petit pays syriaque du département de Haleb.

Muarri, poète franchement libre-penseur, possède en Orient une réputation fort répandue, tandis que l'Europe, ou, pour mieux dire, l'Occident, ignore presque totalement cet homme d'imagination si vive, de sagacité surprenante et l'un des plus fiers esprits du monde.

Parmi les orientalistes français, ce fut Silvestre de Sacy qui le fit entrer, pour la première fois, dans le cadre des écrivains célèbres; malheureusement, il s'attacha plus à la forme qu'à la pensée. Dans sa « Chrestomathie arabe », en effet, il lui consacre plusieurs pages d'étude grammaticale, alors que l'analyse de sa psychologie est presque totalement négligée.

Gustave Dugat, dans sa très intéressante « Histoire des philosophes et théologiens musulmans », donne une meilleure appréciation d'Ebou-Ala. Par contre, M. d'Herbellot, dans son fameux ouvrage: « La Bibliothèque orientale », dit à peine quelques mots de lui.

Dans la présente étude, je voudrais me placer à un tout autre point de vue que les orientalistes, pour juger Muarri et présenter l'esprit, bien plus que la forme, des écrits de ce remarquable poète arabe.

Le critique autrichien Hammer Purgstall, célèbre auteur de « L'Histoire de l'Empire ottoman », avait déclaré que Muarri était un philosophe et un grand poète.

Emou-Ala-el-Muarri naquit, d'après Ibni Kalkan, le célèbre historien et l'auteur d'une « Nécrologie des grands hommes » « Vefiat-